

danser comme une excuse

catherine legrand, propos recueillis par patrick bossatti, les cahiers du renard n°11-12 – novembre 1992.

Je ne conçois mon métier que dans une rencontre prolongée avec un chorégraphe. Les huit années que j'ai passées avec Dominique Bagouet m'ont appris que j'avais besoin de beaucoup de temps pour découvrir et approcher quelqu'un. En toute chose j'ai besoin de temps. Je suis plutôt d'un tempérament lent. J'adorerais être une femme impulsive, qui fait des choix rapidement, qui prend des décisions tranchantes. Pourtant, chaque fois que j'ai été un peu directive dans ma vie, les choses se sont gâtées et les résultats ne m'ont pas tout à fait convenu.

Ce temps est bien sûr constructif : il permet d'obtenir une plus grande cohérence sur le plateau. Après cette longue période avec Dominique Bagouet, il m'a semblé que j'incarnais sa danse de façon un peu trop insistante. Cela m'étouffait, j'avais l'impression que je n'existais que pour lui. Cela dit, maintenant que j'ai réintégré la compagnie après deux ans passés avec Michel Kelemenis, je me sens à nouveau « entière ». Le fait de danser *du Bagouet*, d'être dans son univers, de me sentir responsable de la pièce, la part d'interprétation que l'on me donne, c'est tout cela qui est important pour moi... Je sens que sa danse a une grande valeur, et j'ai toujours ressenti cela avec lui. Cela ressemble à un jugement de valeur, mais c'est essentiellement instinctif. C'est la poésie qui surgit de ces gestes qui me touche.

Une des rares personnes qui m'attirent et avec qui j'aurais pu également envisager de danser est Daniel Larrieu dont j'ai vu les dernières pièces. Cependant, malgré la distance qui sépare leurs univers poétiques, il me semble (à tort peut-être) qu'il est trop proche de Dominique Bagouet par ses indications et les émotions requises pour son travail.

Depuis longtemps, je me sens attirée par la comédie et le cinéma. Pourtant, pendant deux ans, j'ai travaillé avec Michel Kelemenis dont le vocabulaire est plutôt abstrait. Lorsque j'ai vu son solo, *faune fomitch*, j'ai eu immédiatement envie de le danser pour le montrer sous un nouveau jour, pour une femme. La composition et l'écriture en sont sans drame et très ouvertes. Chaque interprète peut y amener de nouvelles intentions sans pour autant créer un personnage. D'ailleurs, je supporte mal a priori qu'un danseur exprime des sentiments clairement reconnaissables. En général, sur scène, j'essaie d'être toujours la même personne, avec bien entendu des humeurs différentes. J'aime aussi interpréter une danse qui permette de montrer des êtres à des stades différents de leur évolution. Dominique Bagouet sait faire cela, donner cette place.

Mon parcours, mon envie de changer ma façon d'interpréter, me sont suggérés par ma vie sociale. Il est essentiel que la danse permette l'influence de la vie sociale sur le travail. De fait, si je suis danseuse, c'est parce que cela m'aide à vivre. En revenant dans la compagnie Bagouet, je me suis aperçue que j'étais sur

le qui-vive toute la journée. Pendant les répétitions, présence, observation et attention sont décuplées. Et désormais, je laisse beaucoup plus la danser « parler » en moi. Petit à petit, j'ai aussi appris à avoir moins peur des gens et je les observe plus facilement.

Ce métier, je le trouve émouvant. Je ne parle pas seulement du spectacle, qui n'est pas le plus important puisqu'il représente finalement un tiers du travail. Non, je parle de l'activité quotidienne, les échauffements, les répétitions. Du fait qu'on soit si occupé, si affairé, et que tout cela soit si important à nos yeux. Il y a parfois quelque chose de démesuré dans l'importance que le danseur donne à la danse.

Ce que je perçois du public, c'est simplement le degré d'attention de la salle, l'intérêt des gens pour ce qui se déroule sous leurs yeux. Mais ce que je fais réellement sur un plateau m'échappe. Je me donne à voir et la position du spectateur me convient pour l'instant. Lorsque j'assiste à un spectacle qui me touche, ce qui provient du plateau, c'est une sensation d'amour. Une personne seule sur scène peut très bien ne pas vouloir susciter cela. Il arrive qu'elle le produise tout de même.

Je ne crois pas avoir jamais eu conscience de provoquer ce sentiment, mais j'espère que cela arrive quelquefois. Se produisant, il m'échappe et c'est tant mieux. Je pense d'ailleurs que cela n'est possible que si ça nous échappe. Mon refus de me poser certaines questions relatives à ce sentiment, à ce qui se passe réellement sur le plateau en la matière, n'est pas innocent. Les lectures-démonstrations me terrorisent parfois. Cette terreur peut me couper du monde, m'isoler au point de m'empêcher d'entendre les questions que l'on me pose. Et puis, s'exprimer publiquement sur les mécanismes de création me paraît impudique et déplacé. Ce que nous essayons de faire sur scène et comment nous le faisons est de l'ordre de l'intime et ne peut être dit que dans un certain contexte.

Pendant la danse, je fais attention à l'image, mais je laisse vivre le sentiment, je le lâche pour que des valeurs contrastées puissent s'exprimer. Je ne désire pas avoir trop de contrôle sur la nature réelle de ce qui me traverse. Cela s'apprend, comme s'apprend le fait de ne pas se censurer, afin de délivrer la danse de manière pure. Mais attention, la pureté c'est souvent aussi très froid. J'ai conscience d'avoir un certain pouvoir sur scène, une certaine force que je ne peux définir. J'ai aussi l'impression d'apparaître telle que je suis réellement et d'avoir une valeur, un vrai poids. Si l'on me regarde danser, on peut finalement me saisir aussi justement que dans la vie. Le lot de chacun est de s'explorer soi-même. Pour exister sur scène, il faut que je sois *quelqu'un*. Je ne suis pas passive, je suis concentrée sur l'écriture et sur la danse. Je vis parfois des moments lents et intemporels que je réussis à maîtriser. Face au chorégraphe, ma part de création dans la pièce consiste à être une *vraie* personne, c'est à dire à avoir une conscience accrue de moi-même, des autres et du monde. Il m'est difficile de m'exprimer sur ce sujet car tout cela est très évident pour moi, et je crois que tout le monde a plus ou moins la même opinion. Danser, alors, peut être perçu comme une excuse.

catherine legrand, propos recueillis par patrick bossatti, les cahiers du renard n°11-12 – novembre 1992.